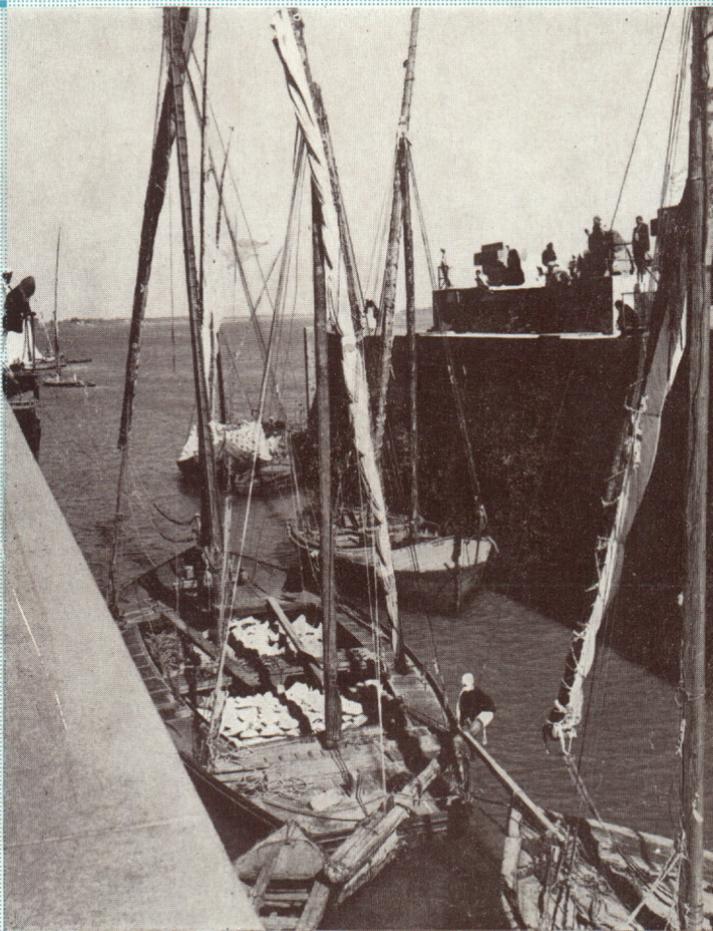


GÉOGRAPHIE
HUMAINE

28

Collection dirigée par
PIERRE DEFFONTAINES

L'HOMME ET LE NIL



LIBRAIRIE

nrf

par JACQUES BESANÇON

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.*
© 1957 Librairie Gallimard.

AU SEIGNEUR DE LA BOUE :
LE FELLAH

AVANT-PROPOS

Il existe sans doute peu de fleuves au monde qui ont exercé une fascination aussi générale et aussi durable sur l'esprit des peuples que le Nil. Assurément, le Gange ou le Hoang-Ho ont contribué, dans une mesure tout à fait comparable, à la naissance de civilisations originales; mais, longtemps obscurcie par le double écran déformant des distances et des langues, leur influence n'a pas largement pénétré dans la mythologie commune aux peuples occidentaux. Le Tigre et l'Euphrate, plus proches déjà de la Méditerranée, ont pâti dans notre mémoire collective de ce que le sable et l'oubli ensevelirent trop précocement les traces d'humanités auxquelles nous devons cependant beaucoup.

Au contraire, sur les rives du Nil, à deux pas d'une mer privilégiée entre toutes, l'Homme s'est, depuis la préhistoire, établi, multiplié et organisé, sans une seule interruption, sans que jamais il cesse d'attirer l'attention. Après qu'il s'y fut élaboré une culture indiscutablement originale — la civilisation pharaonique, qui ne cessa elle-même d'évoluer et de s'enrichir — la vallée du Nil servit de refuge à la pensée hellène (Alexandrie), abrita les premiers pas du christianisme, puis accueillit l'Islam alors même qu'il avait à peine établi son autorité sur l'Arabie.

C'est encore à travers l'Égypte que furent tracées et s'animèrent pendant des siècles les routes fabuleuses entre l'Occident d'une part et l'Afrique noire et l'Asie du Sud-Est d'autre part : dans cette perspective, le creusement, il y a moins d'un siècle, du canal de Suez apparaît simplement comme la résurrection d'une antique fonction, un hommage rendu aux services passés.

Envisagée d'un point de vue plus étroitement géographique, la vallée du Nil se montre aujourd'hui encore digne d'attirer notre attention : nulle part ailleurs, aucun désert n'abrite dans son sein autant d'hommes, *a fortiori* autant de sédentaires. L'Égypte compte sans doute près de 24 millions d'habitants (1956) sur une surface totale n'excédant pas 1 million de km². Par contre,

le Sahara français couvre près de 5 millions de km², mais n'alimente que 1,7 million d'habitants dont 1 million de sédentaires¹; la péninsule arabique, imbibée de pétrole, supporte mal 12 millions d'individus sur 2,3 millions de km²².

Cette rapide comparaison autorise à penser que, si une humanité aussi nombreuse a pu s'installer dans cette portion du désert saharo-arabique, c'est grâce à la présence d'un grand fleuve allogène. Ici, l'Homme ne peut subsister que par le Nil. Il importe donc de définir les rapports existant actuellement entre l'Homme et le Nil. Par ailleurs, on peut tenir pour certain que, jamais dans l'histoire, la vallée du Nil n'a connu une densité d'occupation telle que l'actuelle : c'est donc que l'Homme n'a pas toujours été capable de tirer profit avec autant d'efficacité des ressources potentielles que lui offrait la nature, c'est-à-dire essentiellement le Nil. Autrement dit, les rapports entre l'Homme et le Nil ont varié dans le temps. Nous avons la chance de posséder, grâce aux égyptologues et à la persistance d'une ambiance atmosphérique à peu près aseptique, une étonnante série de documents qui permettent de reconstituer l'histoire de ces rapports. On peut ainsi remonter presque jusqu'à leur début, c'est-à-dire au moment où le désert est devenu (ou plus exactement redevenu) un désert absolu et où les hommes ont été contraints de chercher refuge dans la vallée.

A vrai dire, ces remarquables documents n'intéressent que le cours inférieur du Nil, celui qui touche à la Méditerranée, et sur les rives duquel se façonna le peuple égyptien. Cette portion réduite exceptée, le bassin du Nil n'a été étudié, au contraire, que très tardivement, au cours du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle, au prix de mille difficultés qui font de la découverte des sources du Nil une véritable épopée. Une connaissance si récente et si incomplète du Moyen et du Haut-Nil ne nous autorise pas à inclure ces régions dans le cadre de la présente étude. Pour conserver à celle-ci sa cohérence et pour la fonder sur des recherches antérieures suffisamment nombreuses et approfondies, nous avons pris le parti de la limiter au cadre de l'Égypte : ce livre aurait donc pu s'intituler l'Homme et le Bas-Nil.

Circonscrire notre sujet de cette manière présentait, avouons-le, bien des avantages pratiques : il est incomparablement plus facile de collecter des documents dans le cadre d'un

1. Y compris le Fezzan. D'après *Le Sahara français*, CAPOT-REY, P. U. F., 1953, 564 p.

2. *L'Asie*, P. GOUROU, Hachette, 1953, 541 p. Cf. p. 475.

seul État, dans une période où les frontières ont une fâcheuse tendance à se métamorphoser en un court laps de temps en murailles infranchissables ou « rideaux » de toutes sortes. Il se trouve aussi, sans que ce phénomène ait en aucune manière dicté notre choix, que l'Égypte est en passe de devenir un acteur non négligeable sur la scène de la politique mondiale. L'étude qui va suivre ne s'avérera peut-être pas sans utilité pour ceux qui s'intéressent au devenir de cette jeune et pourtant si ancienne nation.

P R E M I È R E P A R T I E

LES MIRACLES DU NIL

Prononcer le nom de l'Égypte c'est faire lever dans nos mémoires l'image des Pharaons superbes, de leurs monuments éternels qui se détachent sur un ciel toujours bleu, d'une glèbe extraordinairement fertile... Déjà, cependant, la Bible nous a familiarisés, par ses récits, avec l'idée des plaies qui peuvent frapper le pays du Nil¹ : si la description du fleuve changé en sang n'est peut-être qu'un rappel de la couleur des eaux de la « crue », celle de l'invasion des sauterelles et celle de la grêle ne sont pas sans correspondre à la réalité, même de nos jours. Quant aux ténèbres qui couvrirent l'Égypte pendant trois jours, elles nous font penser à l'extrême diminution de lumière qui accompagne les forts vents de sable (*khamsin*).

Ainsi rectifiée, l'image conventionnelle de l'Égypte demeure encore bien éloignée de la réalité. Littérature et reportage, même d'inspiration géographique, ne s'attachent en général qu'à la vallée, au fleuve, à la dense fourmilière humaine qui s'est établie depuis si longtemps sur le sol alluvial. Cela représente un aspect, objectivement essentiel certes, mais un aspect seulement, et pour tout dire, un « *paysage accidentel* ». La vallée et son Peuple ne sont géographiquement qu'un accident, qu'une exception couvrant une surface réduite. Par opposition, on peut affirmer que la règle de l'Égypte, c'est le désert, le plus absolu peut-être qui puisse régner sur la terre.

Dans la perspective strictement géographique que nous avons adoptée, il nous a paru indispensable de rétablir cette vérité première : l'Égypte est un désert, exceptionnellement habitable sur un étroit ruban dont l'existence est un véritable miracle, le miracle du Nil.

1. Exode, 7-12.

LE POIDS DE L'ARIDITÉ

Le désert c'est avant tout le climat désertique, plus précisément l'aridité : autrement dit, une évaporation plus importante que les précipitations.

L'Égypte n'est au fond qu'une portion septentrionale de la ceinture désertique subtropicale « saharo-arabique ».

Le caractère aride se marque aussi bien par la faiblesse extrême des pluies, leur variabilité et leur violence, que par la disparition presque totale de la vie végétale et animale ou des formes spécifiques (majeures et mineures) de la topographie « normale ». C'est le climat qui donne un caractère d'unité et presque d'uniformité à une région géologiquement différenciée qui, placée dans d'autres conditions météorologiques, aurait permis l'individuation de nombreuses unités régionales. Il suffit de penser aux paysages variés qui naissent, en zone tempérée, sur un socle ancien, relevé et faillé, auquel est accolé un bassin sédimentaire : ici, on passe presque sans le remarquer du vieux massif Arabique aux plateaux calcaires qui l'entourent.

Le voyageur est donc en quelque sorte leurré par la « livrée désertique » qui joue ici le rôle d'un uniforme voyant. Il faut faire un effort pour oublier le dénominateur commun et mettre à jour les différences.

Primauté du soleil.

Dans la carte africaine, l'Égypte se trouve aujourd'hui à peu près tout entière incluse dans la zone désertique subtropicale ou, plus exactement, selon une classification empruntée à Köppen, dans la bande des *déserts tempérés*, alors que le Soudan septentrional appartient au *désert tropical*¹. Mais cette approche est bien élémentaire : une étude systématique nous

1. *Two climatic maps of the Nile Basin and Vicinity*, HEFNY. B. S. G. E., 1953, pp. 183-192.

amènerait à distinguer des nuances fort importantes : en somme à découper dans le territoire égyptien des aires de climats régionaux.

L'aridité dépend autant de la température que de la faiblesse de l'humidité atmosphérique et des précipitations. L'action du vent peut, à son tour, atténuer (brise de mer) ou accentuer jusqu'au malaise (*khamsin*) la sensation de sécheresse.

La moyenne annuelle des températures¹ tend à croître du nord au sud, c'est-à-dire à mesure qu'on s'approche de l'Équateur : ainsi Alexandrie (+ 20°2), Port-Saïd (+ 20°7), sont moins chauds qu'Assouan (+ 25°8). On note cependant des températures plus faibles pour l'intérieur du Delta que pour la ligne côtière : Korachiya (+ 19°1). Il faut atteindre la pointe du Delta pour retrouver une moyenne semblable à celle du littoral : Le Caire (Ezbékieh) (+ 20°8). Remarquons aussi que la mer Rouge semble exercer une influence particulièrement réchauffante puisque Hourghada, sur le même parallèle qu'Assiout, « bénéficie » de 1,5 degré en plus (+ 23°3 et 21°7).

L'étude de la répartition saisonnière des températures va nous permettre d'entrer plus avant dans cette analyse.

Hiver : il commence vers le milieu de décembre. Partout le minimum se place à la fin de janvier, parfois le début de février. Le mois de janvier est moins froid sur la côte méditerranéenne (Alexandrie, + 13°7; Rosette, + 15°2) qu'à l'intérieur du Delta (Korachiya, + 10°5) : le refroidissement plus intense du continent fait sentir ses effets aussi loin au sud qu'Esnéh (+ 13°1). A partir d'Assouan, l'influence de la latitude domine enfin (+ 15°5). Ce phénomène est dû surtout au rayonnement nocturne particulièrement actif en Moyenne et Haute-Égypte; la nuit est beaucoup plus froide à Louxor qu'à Alexandrie : minimum moyen² en janvier + 5°5 et + 10°5. Il joue plus dans le désert occidental : Siouah, minimum nocturne + 3°8. Par contre, le maximum diurne montre la tendance normale à l'accroissement du nord au sud (Alexandrie, + 18°8; Louxor, + 23°3).

Printemps : dès avril la température s'élève, les vagues de froid, originaires du nord, cessent de faire leurs apparitions plus ou moins périodiques. Le centre du Delta est encore un peu plus froid qu'Alexandrie mais, dans le sud du Delta, la température moyenne est supérieure à celle de la côte méditerranéenne.

L'écart entre janvier et avril s'accroît vite vers le sud : 8° au Caire, 10°5 à Assiout, 12° à Louxor. Il diminue ensuite, puisque

1. *Earth and Water Temperatures in Egypt*, L. J. SUTTON, 1946. *Physical Department Papers*, n° 50, et *Climatological Normals. Meteor. department.*, 1950, Le Caire.

2. *The Climate of Egypt*, SUTTON, Le Caire, 1946, 49 p.

l'hiver n'a pas été anormalement froid : Assouan, + 26°5.

Mais le printemps ne peut être réduit au seul mois d'avril. Cette saison est traversée de phénomènes atmosphériques à caractère cyclique qui comportent, entre autres, des coups de vent du sud qui, en mai et au début de juin, sont susceptibles d'élever énormément la température¹ pour une courte durée.

Été : à partir du milieu de juin, l'été s'installe sur l'Égypte et y subsiste jusqu'en octobre. Le temps est normalement stable et d'une chaleur qui s'élève par paliers.

La moyenne mensuelle du mois le plus chaud se tient entre + 26° et 27° dans tout le Delta alors plus chaud que la côte méditerranéenne du désert libyque (Marsah Matrouh, + 25°5). A partir d'une cinquantaine de kilomètres du rivage du Delta, juillet prévaut sur août. Dès Le Caire, on dépasse + 27° et la moyenne augmente sans interruption, tandis que diminue la latitude : Assouan + 33°2.

Cette disposition estivale des températures est due, essentiellement, au fait que le réchauffement diurne est de plus en plus intense vers le sud, puisque le soleil est pratiquement perpendiculaire au sol à Assouan à midi le 21 juin², et non à une diminution relative du rayonnement nocturne.

L'amplitude diurne est naturellement plus sensible, en été, à l'intérieur que sur la côte : 7° à Alexandrie, 20° à Louxor. Notons cependant qu'à Assouan elle est plus faible (16°).

Automne : dès octobre, la température diminue. Novembre et la première moitié de décembre ont un caractère doux et agréable qui prélude au retour de l'hiver. La diminution est plus rapide que l'élévation, à tel point qu'avril est presque partout plus chaud que novembre et souvent février plus que décembre.

En novembre, la répartition des températures moyennes a déjà la physionomie de celle de l'hiver : l'intérieur du Delta et la vallée jusqu'à Kénéh sont plus froids que la côte méditerranéenne (Alexandrie, + 19°9; Le Caire, + 18°7), tandis que l'extrême sud s'est rapidement refroidi (Assouan, + 22°6). C'est la période de l'année où l'Égypte présente la plus grande unité thermique.

Vents étésiens et khamsin.

Alors que l'Europe occidentale est presque en permanence exposée à des vents variables, qui se traduisent par une résul-

1. Khamsin. Cf. *infra*.

2. Ce qui permit à Ératosthène de mesurer l'arc de méridien terrestre. Cf. *Traité de géographie physique* de MARTONNE, t. I, p. 31.

tante générale vers l'est, l'Égypte bénéficie en règle générale de vents du secteur nord particulièrement bien établis pendant la saison chaude, d'où leur nom de *vents étésiens*. A ce moment, l'aire de basse pression centre-asiatique¹ s'allonge, en effet, à l'ouest sur l'Arabie, le Proche-Orient et le Soudan². Pendant cette saison l'air est ordinairement au repos jusqu'au milieu de la matinée. Ensuite, la convection active une brise qui s'amplifie pour atteindre son maximum dans l'après-midi, en moyenne une vingtaine de km./h., exceptionnellement 80. Il est possible qu'à partir de la Haute-Égypte, il s'agisse, en toute saison, de l'alizé du nord-est puisque Perret le retrouve à In-Salah, à la latitude d'Assiout³. En hiver⁴, l'Égypte est placée entre l'anticyclone des Açores qui règne jusque sur l'Espagne, et le russo-sibérien qui établit parfois avec le précédent une barre continue de hautes pressions sur l'Europe, couvrant partiellement les Balkans. Dans l'intérieur du continent africain la pression diminue jusqu'à l'équateur.

Ces conditions expliquent la prédominance des vents du secteur nord, particulièrement sensibles dans la vallée du Nil qui les canalise. A Hérouan, les vents résultants, au sol, soufflent de cette direction de mars à novembre⁵. La vitesse de ces vents diminue, en moyenne, de la côte à l'intérieur⁶. Mais il existe des conditions barométriques d'instabilité qui peuvent apparaître entre octobre et mai, et troubler la répartition simple ci-dessus esquissée. Autrement dit, la variabilité du temps est un phénomène lié à la saison « froide »⁷.

Selon les dernières études des météorologues⁸, des vents « variables » peuvent apparaître lorsque :

— le minimum de la « mousson » soudanaise s'allonge vers le nord et attire des vents du nord-ouest, venant de la Méditerranée.

1. Cf. cartes de pression de MARTONNE, *op. cit.*, p. 157.

2. *The Rains that lead to the Nile flood*, EL FANDY. B. S. R. G. E., pp. 93-102, cartes 5 et 7.

3. *Le Climat du Sahara*, R. PERRET. A. G., n° 248, 1935.

4. *Traité de géographie physique, op. cit.*, cartes, p. 155.

5. *The Nile Basin*, t. I. HURST et PHILLIPS, 1931, et *The Climate of Hérouan*, SUTTON, 1926. *Physical Depart. Papers*, n° 20.

6. *Habitat factors and Plant distribution in Egypt*, MONTASIR. B. S. G. E., 1954, pp. 115-143. Cf. p. 124.

7. La formation des dépressions méditerranéennes serait liée à l'affaiblissement du *jet-stream* de l'hémisphère nord, violent courant zonale à la limite de la troposphère, qui prend alors une forme ondulante et donne naissance à des cellules de circulation secondaire. Voir *L'Évolution moderne des idées sur la circulation générale de l'atmosphère*, par QUENEY. *Cahiers de l'I. G.*, n° 2, 1953, pp. 2-13.

8. *On stimulating clouds to give Rain and artificial Thunderstorm in Egypt*, EL FANDY. B. I. D., I, n° 1, pp. 11-21.

— une dépression « suspendue » à une altitude voisine de 3 km. passe au-dessus de l'Égypte.

— une dépression ou une famille de dépressions migratrices, voyageant de l'ouest vers l'est, traversent la Méditerranée orientale, ou même longent le secteur septentrional de l'Égypte.

Ce sont elles qui sont à l'origine des phénomènes de khamsin ¹. Dans la terminologie courante ce terme est limité au type de temps caractérisé par un vent du secteur sud, sec et chaud, généralement accompagné de tempête de poussière et parfois de sable. Mais en hiver le vent du secteur sud, par suite du refroidissement intense du continent désertique, ne peut être chaud : il y a donc des khamsins froids. Ceux-ci ne transportent pas de matières solides en suspension, car pendant l'hiver la trajectoire des dépressions est située trop au nord, sur la Méditerranée (jusqu'en février). A partir de mars et surtout en avril, mai et début juin, les dépressions de khamsin survolent de préférence la section septentrionale du continent, c'est-à-dire qu'elles traversent la Basse-Égypte, et occasionnellement peuvent passer à travers la Moyenne-Égypte.

En hiver, le passage d'une dépression se marque de la façon suivante : le baromètre tombe, un vent sec du secteur sud s'élève, généralement froid et perçant, surtout en fin de décembre et janvier (sud-ouest), le ciel se couvre de nuages d'altitude moyenne ou élevée qui peuvent donner de légères pluies sur la côte. Puis le baromètre remonte, les vents virent au nord-ouest apportant l'air froid des Balkans, soufflant parfois en tempête ², causant de fortes averses dont l'intensité décroît vite vers l'intérieur. Selon la tradition copte, la période où les vents sont le plus fréquemment violents est celle du mois d'*Amchir* qui commence le 8 février : vents du sud froids et vents froids et humides du nord. En hiver, un système dépressionnaire voyage rarement seul : deux ou trois dépressions se succèdent, maintenant un temps variable pendant une quinzaine de jours, jusqu'à quelques kilomètres au sud du Caire.

Au printemps, les conditions barométriques sont similaires mais le vent du secteur sud est de plus en plus chaud à mesure que la saison s'avance et que l'on a affaire à des dépressions voyageant au-dessus du désert : l'appel d'air peut s'exercer jusqu'au sud d'Assouan. Parallèlement à la baisse du baromètre, on note l'apparition de nuages élevés qui s'épaississent rapi-

1. *A barometric Depression of the Khamsin type*, SURTON. *Physical Depart. Papers*, n° 10, Le Caire, 1923.

2. Jusqu'à 120 km./h. à Alexandrie. Maximum enregistré, à Sollorme, en mars 1940 : 128 km./h.

dement : quelques cirrus, puis cirro-stratus et alto-stratus; l'air devient brumeux, cotonneux, il se charge de fines poussières tandis que la température s'accroît d'heure en heure et que l'humidité relative s'abaisse exagérément¹ : c'est le vrai kham-sin, capable lorsqu'il atteint une grande vitesse (normalement 45 km./h.), de provoquer des tempêtes de poussière et même de sable, qui s'affaiblissent pendant la nuit. Les matières en suspension donnent au ciel une couleur gris foncé. Un kham-sin, en mars 1946, doté d'une vitesse supérieure à 100 km./h., a charrié de tels nuages de sable qu'il fallut user de l'électricité au Caire pour voir clair : le ciel passa du jaune à l'orangé et au rouge sombre; des arbres furent arrachés, de nombreuses barques sombrèrent dans le Nil... et, peu après, on nota à Beyrouth une « pluie de sang ». Ceci a été un cas exceptionnel. Habituellement, les tempêtes de poussière n'ont lieu qu'au moment où le vent vire brusquement au nord, autrement dit au passage du *front froid*. C'est de ce secteur que soufflent périodiquement les vents les plus violents, normalement supérieurs à 90 km./h., dépassant fréquemment 110 km./h. Pendant quelques heures, ils font cesser la navigation sur le Nil, dans les ports et même quelquefois sur le canal de Suez. La visibilité peut être réduite à néant, tandis que l'air, saturé de poussière sur 300 mètres d'épaisseur, se charge anormalement d'électricité, quoique les orages effectifs soient rares dans ce cas. La température diminue brutalement de 5 à 10° en deux heures et l'humidité relative remonte aussi vite au niveau qui précédait l'arrivée du vent du sud. Dans les jours qui suivent, la température diminue encore jusqu'à descendre de quelques degrés au-dessous de la normale, sauf si la saison est très avancée. Dans ce cas, l'élévation de l'humidité relative et la chaleur donnent un temps presque aussi déplaisant que celui dû au coup de vent du sud, mais plus durable.

Les métamorphoses de l'eau atmosphérique.

La proximité de deux mers est généralement incapable d'assurer une quantité de vapeur d'eau suffisante pour alimenter des condensations. Cela tient au fait qu'il s'agit de mers presque fermées, relativement peu étendues, et, dans le cas de la mer Rouge, coupée de l'Égypte par une chaîne côtière. Les pluies sont le plus souvent le résultat d'une invasion de *l'air polaire maritime*, l'évaporation sur la nappe d'eau méditerranéenne ne jouant qu'un rôle d'appoint.

1. On a noté 2 % à Alexandrie, par vent du sud. Normalement, on obtient alors 15 à 30 % au minimum.

Jacques Besançon



L'HOMME ET LE NIL

Le réveil inattendu des peuples de l'Asie et de l'Afrique a quelque peu bousculé les représentations confortables que nous nous en faisons. La récente irruption de l'Égypte sur la scène politique internationale n'a pas surpris que les Français insoucians, comme on se plaît à le répéter, de la géographie.

Maintenant que la réalité a brisé le charme et fait se dissoudre le rêve, est-il raisonnable de ne voir dans ces sursauts nationalistes qu'un effet, longuement mûri dans l'ombre, de propagandes insidieuses ou subversives? L'histoire de notre propre Révolution n'est-elle pas là pour nous rappeler qu'un peuple ne se met pas en mouvement par la seule action de quelques hommes ambitieux ou fanatiques qui s'efforcent d'exciter en lui les vieux instincts de violence et de haine?

Sans doute ces ressorts ont conservé, sur les âmes des peuples très pauvres, un remarquable empire. Mais, au delà de cette explication paresseuse, admettons enfin qu'au plus profond de leurs masses est en train de s'accomplir, lentement, une prise de conscience authentique sous la pression d'une véritable renaissance nationale.

Répondant en aveugle à l'action de ces forces internes, le fellah est sorti de sa passivité millénaire. Il est peu probable qu'il y revienne avant d'avoir trouvé des remèdes qui puissent réduire le grave déséquilibre économique et social dont il souffre. Près de 25 millions d'hommes se pressent sur les rives du Nil, là où, un siècle et demi plus tôt, Bonaparte n'en dénombrerait guère plus de 2.500.000. L'espace utile est, cependant, demeuré tout aussi exigu : c'est toujours la même Vallée, le même Delta, à peine 36.000 km² de sol alluvial, cerné par un désert implacable. Et chaque jour voit surgir de ce réservoir prolifique deux milles bouches supplémentaires, qui réclament leur part d'une économie à bout d'argument. Que faire?

Les regards se tournent, tout naturellement, vers le Nil, dont les flots boueux ont desserré l'étau du désert et donné naissance à l'une des plus précoces et des plus étonnantes civilisations de l'Antiquité. Saura-t-on le contraindre à livrer plus docilement, plus entièrement ses eaux fécondes pour en étendre les bienfaits à des terres nouvelles, pour fournir l'énergie nécessaire aux usines de l'avenir? Sur cette étroite portion de terre, s'il veut survivre, l'Homme va devoir se mesurer sans retard avec le Nil, le vaincre et lui imposer sa loi.

LIBRAIRIE

nrf

GALLIMARD

1.950 F BC + TL

Extrait de la publication